Gérard GRELLE, dir., *Culture et identité autrichiennes au XX^e et au début du XX^e siècles*

Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. Espaces humains, 2003, 178 p.

Jeanne Benay

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7138>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7138

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jeanne Benay, « Gérard GRELLE, dir., *Culture et identité autrichiennes au XX^e et au début du XX^e siècles* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 30 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7138> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7138>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

langue enseignée, contexte dans lequel il leur faut concevoir et évaluer des produits numériques et les apprentissages qu'ils proposent.

Si l'on considère les politiques institutionnelles, on s'aperçoit que, si la volonté est bien présente, la question des coûts est évidemment au premier plan ; on retrouve la problématique du centrifuge et du centripète évoquée plus haut dans le livre à propos de leur effet sur la langue, la question étant ici celle de l'organisation des dispositifs d'appui. Dans l'ordre, il s'agit d'équiper les lieux de formation, de favoriser l'accès aux ressources multimédia, d'encourager une prise de conscience de l'importance et du rôle des TIC, de former les personnels et les usagers pour arriver à une progressive intégration des TIC dans le processus de formation. On peut constater une logique de rétroaction, voire d'interaction entre les institutions qui pilotent les dispositifs et les organisations de terrain, les programmes des premières ayant des conséquences concrètes, les pratiques et les demandes des secondes remontant vers les premières pour infléchir analyses et projets.

On peut s'interroger sur l'enquête et l'étude de cas qui constituent les chapitres 2 et 3 du livre. Quelle fiabilité peut-on accorder à une enquête qui a reçu un faible taux de réponse quand, de surcroît, les organismes et les personnes qui ont répondu se trouvaient dans une situation où les TIC faisaient déjà partie intégrante du paysage ? Quant à l'étude de cas, on peut se demander s'il n'aurait pas été intéressant de travailler sur un outil et un dispositif qui touchent davantage au numérique, au-delà de la seule vidéo accompagnée de son environnement didactique. Ceci conduit à deux difficultés : d'abord, on trouve très peu de liens explicites entre ces deux moments de recueil d'informations et les analyses qui suivent, tout comme, d'ailleurs, avec les chapitres consacrés aux politiques institutionnelles qui terminent l'ouvrage. Ensuite, et de ce fait, les analyses, puisqu'elles ne s'appuient que très peu sur des constats qui ont pu être faits au cours de l'enquête ou de l'étude de cas, ou à d'autres occasions d'ailleurs, paraissent assez souvent fonctionner selon le mode de la pétition de principe ou de la simple affir-

mation sur les apports des TIC, leur importance... toutes choses sans doute exactes, mais qui auraient gagné à être fondées sur des données objectives. Néanmoins, un point est fait sur différentes questions et problématiques qui touchent à l'arrivée des TIC dans le domaine de la formation au français langue étrangère et de sa diffusion ; cette logique d'effet retour est notamment très intéressante et opératoire car elle permet de rendre compte efficacement de tous les changements qui interviennent avec les TIC, via les interactions entre apprenants, entre apprenants et enseignants, entre structures de formation et les institutions, entre technologies, usages des technologies et usage de la langue, puisqu'on a vu que dans la tendance centrifuge, c'est la norme langagière elle-même qui pouvait se trouver modifiée.

Bernard Heizmann

Université de Metz

Gérard GRELLE, dir., *Culture et identité autrichiennes au XX^e et au début du XX^e siècles.*

Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. Espaces humains, 2003, 178 p.

La question de l'identité autrichienne est un serpent de mer que l'on a maintes fois essayé de maîtriser. Certes, le sujet est délicat pour l'Autriche, mais il l'est également pour la France dont ni le centralisme, ni la « nation » n'ont apporté de clé à toutes les questions en instance comme le démontreraient, depuis des décennies, les actions contestataires et/ou séparatistes en Corse, au Pays basque (infiltration et repli de l'ETA espagnole) et en Bretagne. D'ailleurs, il semble presque curieux que l'Alsace-Lorraine ne fasse pas parler d'elle en ce domaine. Tous ces mouvements font que les recherches sur l'identité sont à la mode et chacun y va de son couplet.

Gérard Grelle propose ici les actes d'un colloque sur l'identité autrichienne à travers six aspects civilisationnels et six investigations littéraires qui constituent deux discours complémentaires. À vrai dire, cela semble peu – et l'auteur le reconnaît : « Le présent volume n'a nullement la prétention de faire le tour de la question ». Il est néanmoins vrai qu'il faut tenir compte de l'ensemble de

l'échiquier identitaire et des ouvrages déjà sur le marché dont les auteurs sont Félix Kreissler; Michael Pollack; Jacques Le Rider; Alfred Pfabigan... Néanmoins, les contributeurs ont été choisis avec soin – Anton Staudinger; Albert Müller; Michel Cullin –, mais leurs contributions ont parfois tendance à laisser l'identitaire en marge, à en souligner la problématique (Alfred Müller, statistiques à la clé, pp. 57-72), à osciller entre Eros et Thanatos (Georg Schmid), entre un passé tant soit peu fixé et un présent dans la mouvance. Le XIX^e siècle n'est guère représenté alors que le réveil des nationalités avait justement mis le problème identitaire à jour. Pierre Burlaud (pp. 83-94) montre l'ambiguïté du mythe identitaire, notamment à propos du « Danube », acclimaté à de multiples identités, reprenant la dichotomie entre-temps galvaudée « d'attraction-répulsion » – on pense à Bernhard, à Jelinek, à Ménasse. Aussi les paroles d'un auteur tel qu'Isidor Beck, représentant du Vormärz et non du Biedermeier sont-elles, à mon avis, à prendre avec précaution. Les « mensonges fondateurs » concernent plus les gouvernants et nombre de gouvernés que les intellectuels vigilants qui profitèrent du fait que, pour l'Autriche, il n'y eut précisément pas d'année zéro après la guerre.

Quand on pense aux cabarettistes – qui avaient pu se maintenir le plus longtemps possible sous l'austrofascisme –, on ne s'étonne pas de les voir en action dès 1945-1946 : Helmuth Qualtinger; Carl Merz, mais aussi les *Vagues danubiennes* (*Donaupellen*) de Fritz Kortner et d'Ulrich Becher et le *Bockerer* (1945) de Peter Preses, les romans et les récits d'Albert Drach. Après 1955, l'Autriche occidentalisée et touristique (américanisée) ne saurait être réduite à un corps sans âme, puisque là, il s'agit d'un ancien atout économique républicain, le « principe de réalité » s'étant imposé au pays après le traité de Saint-Germain-en-Laye. C'était la branche économique nécessaire à la survie et la plus facile à faire développer; les matières premières étant restées entre les mains des Tchèques et les denrées agricoles entre les mains des Hongrois. De même, le cinéma muet autrichien fut très florissant – entre autres, avec la compagnie des Sascha-Filme – jusqu'en 1930, pour ensuite se faire rapidement englober par le

cinéma allemand – politique dénoncée immédiatement par Joseph Roth. Dès qu'il fut instrumentalisé par Hitler, ce cinéma dut faire au mieux de la vulgarisation. Pour la première fois, l'Autriche dut sortir d'une économie autarcique.

Il est évident qu'en Autriche, le catholicisme fut un catalyseur identitaire, et ce de tout temps. Cependant, Anton Staudinger (pp. 25-47) prend un risque en parlant de « catholicisme politique » pour désigner les rouages, les réseaux, les structures de l'État austrofasciste dans la mesure où cette entité est de préférence appliquée à l'engagement politique antérieur de certains prélats catholiques au plus haut niveau durant les dernières décennies de l'Empire austro-hongrois et durant la Première République. Les réalités ne sont absolument pas les mêmes et c'est de là que vient le danger.

Seule une interrogation paraît neuve et plus particulièrement pertinente, celle de Gérald Stieg (pp. 157-176) qui, abandonnant Kraus à Angelika Schöber, s'inscrit dans un créneau relativement neuf, celui du rôle de la germanistique, tout en reconnaissant que pour l'identitaire, il s'agit de la « énième entreprise » (p. 169) – ces médiateurs longtemps passés sous silence – dans la constitution de l'identité. Gérald Stieg limite volontairement le nombre d'historiens (littéraires) – confirmés ou occasionnels – abordés : Josef Nadler (*Histoire de la littérature allemande des tribus et paysages*, 1928, réécrite de manière significative en 1941), Heinrich von Srbik, Taras von Boradejkewycz, Edmund Glaise von Horstenau, tous « pangermanistes-catholiques » et favorables à la « communauté de destin ». La question du canon devient une question de pouvoir (p. 171) dans un pays en voie de totalitarisme. La comparaison avec *Œuvres majeures de la littérature autrichienne*, publié en 1997, permet de constater que, dans sa version de 1941, Nadler a occulté les plus grands écrivains autrichiens du fait qu'ils étaient juifs et avaient dû fuir leur pays. L'échantillon présenté par Gérald Stieg met en garde contre l'instrumentalisation de la littérature et défie, dans ses fondements, la notion « d'identité » qu'il faut, de ce fait, manier avec précaution en fonction des acteurs et de l'époque.

Cela dit, la prise de conscience de la nation autrichienne et sa recherche d'une nouvelle identité ne date ni de 1964 (Helmut Andics), encore moins de 1980 (Félix Kreissler) : elle est beaucoup plus précoce. Certes, il ne s'agissait pas encore d'un sursaut ou d'un réveil national, mais les intellectuels osèrent dire la vérité sur le passé et critiquer, de ce fait, un silence officiel que même Bruno Kreisky – pourtant juif – ne rompit pas. Or, une identité nationale solide ne peut être fondée que sur la prise en compte d'une mémoire collective pleinement assumée, celle de la reconnaissance de la vérité et des conséquences à assumer. L'attrait de l'ouvrage est la pluridisciplinarité, le fait qu'on puisse, à partir de développements assez brefs, très vivants, dans des discours clairs, se faire une idée de la complexité de la notion d'identité. Néanmoins, on en vient à se demander si on prend assez en compte les colloques qui, par leur nature, ouvrent les portes mais ne sauraient, par vocation, mener la réflexion jusqu'au bout. Il ne faut pas oublier que la réception imagologique d'un pays parlant une langue autre que le français passe bien souvent par les médiateurs que sont les universitaires, d'autant que l'Autriche ne fait guère la une dans les médias français, sauf en 1986, lors de l'élection de Kurt Waldheim – ancien nazi, mais aussi ancien secrétaire général de l'ONU – et en février 2000, lors de la formation du gouvernement ÖVP/FPÖ qui fit revivre le spectre du fascisme, mais fut essentiellement exploitée en France pour traiter indirectement des problèmes internes touchant au rapport à l'extrême droite française, à Le Pen et son parti.

Jeanne Benay

CÉPLA, université de Metz

Karla GRIERSON, *Discours d'Auschwitz.*

Littérarité, représentation, symbolisation.

Paris, H. Champion, 2003, coll. Littérature générale et comparée, 526 p.

L'impact culturel de l'Holocauste occupe une place majeure dans les débats de l'après-guerre, notamment dans la philosophie et la théorie littéraire. Or, d'après Karla Grierson, ces discussions « extérieures » à l'expérience concentrationnaire se sont largement passées de l'interprétation « intérieure »

disponible dans les récits des survivants. Par un retour aux sources, elle se propose de démontrer que cette négligence est responsable d'un certain nombre d'apories (injustifiées) du discours théorique, telle la problématique de « l'indicible ».

Le livre s'ouvre sur une présentation détaillée du corpus, couvrant plus de cinquante récits de déportation publiés en langue française, anglaise, allemande et italienne entre 1955 et 1995. Les récits sélectionnés portent exclusivement sur le « complexe d'Auschwitz », en vertu de l'hypothèse selon laquelle ce dernier aurait engendré des expériences à la fois « multiples » et « uniques ». Comme l'indique le sous-titre, le corps du livre se compose de trois parties qui portent respectivement sur les questions de la littérarité, de la représentation et de la symbolisation. Dans la première partie, l'étude de la réception des récits de déportation en Allemagne, en Italie, en France et aux États-Unis permet de relever leur position marginale par rapport au champ littéraire : ainsi, les lectures effectuées en France sont-elles essentiellement d'ordre philosophique. Karla Grierson plaide pour une approche plus textuelle et, du même coup, pour une incorporation sans réserve de l'ensemble des récits en question au champ littéraire. Dans ce but, elle prône une définition fonctionnaliste de la littérature – sans cependant relever la question de savoir si la « fonction esthétique » des récits concentrationnaires est, ou devrait être, attestée dans les cultures concernées : « Il s'agit de définir la littérature d'un texte par sa fonction esthétique et non par sa nature ou intention, ce qui permet notamment d'inclure la totalité des récits de déportation dans le domaine littéraire, à la fois ceux auxquels l'on a accordé un statut littéraire essentialiste par la « poéticité » de leur emploi du langage [...] et ceux qu'aucune « poéticité » intrinsèque ne permet de distinguer *a priori* des discours communs » (p. 136). D'ailleurs, Karla Grierson retombe elle-même dans l'essentialisme, en affirmant que l'écriture devient « littéraire » quand elle dépasse le niveau de la référence littérale, grâce à la mise en œuvre d'images et de symboles. Dès lors, le mérite de l'auteur réside plus dans sa tentative de remplacer les apories théoriques par des questions nouvelles, que dans l'argumentation de